

être assez habilement conduite pour ne donner aucune alarme de ce côté. L'endroit depuis longtemps choisi pour ces conférences politiques était le fond d'un ravin abrupte, entouré de hauts buissons et ombragé par de grandes masses de pins sauvages qui forment sous leurs longs rameaux les plus sombres retraites. Là se trouvèrent à peu près à la même heure une vingtaine de personnes appartenant presque toutes à la noblesse—sauf quatre ou cinq délégués des villes environnantes, et notamment de Grodno et de Wilna. Le comte, qui préside l'assemblée et qui sent combien les heures sont précieuses en présence d'un ennemi campé dans son propre château et qui doit nécessairement y attirer dans un court délai des forces plus considérables, le comte expose rapidement et d'une voix animée les grands événements de Varsovie : et voilà, s'écrie-t-il en montrant son fils, un irrécusable témoin de cette étonnante révolution. Voilà pourquoi vous m'avez vu ce matin tenir tête à nos maîtres et mépriser leurs ordres : le temps de l'esclavage a cessé, et celui de la liberté recommence.

A ces mots un indicible enthousiasme s'empare de tous les conjurés, et oubliant leur propre sûreté, ils saluent de leur cris de joie la délivrance de la Pologne.

—Maintenant, messieurs, reprend le comte avec une entraînant énergie, nous n'avons plus à prévoir, à délibérer, à dresser des plans, il faut agir avec résolution et promptitude. La grande bataille commence, et j'ose dire que son succès dépend de notre intervention. Si la Lithuanie se lève en masse et se place courageusement entre l'armée du grand-duc Constantin, campée sous les murs de Varsovie, et les renforts qui ne tarderont pas à venir de la Russie, nous écrasons l'armée russe, découragée déjà par une première défaite, et, réunis à nos frères, nous nous portons tous ensemble sur nos extrêmes frontières pour y recevoir les nouvelles recrues du Czar. Montrons-nous dignes de la glorieuse tâche qui nous est confiée, et assurerons enfin à notre patrie une indépendance dont elle n'a été dépouillée que par la violence et la trahison. Nos pères ont cent fois protesté contre le joug odieux de la force hypocrite et brutale. Versons comme eux jusqu'à la dernière goutte de notre sang pour maintenir contre la prescription l'intégrité de nos droits. Dans trois jours, messieurs, il faut que toutes nos forces réunies puissent marcher sur Grodno, et de là, doublées et triplées, sur Wilna, d'où nous pourrions aller vers le soulèvement de toute la Lithuanie. Songez que partout des frères opprimés attendent des libérateurs. Dès aujourd'hui j'arbore le drapeau national sur mes domaines. Ce sera, si vous voulez, notre centre, comme je me propose hardiment pour chef. Mes titres, vous les connaissez, j'ai débuté sous Kosciuszko et vieilli sous Napoléon ; j'ai conquis tous mes grades au prix de mon sang.

—Oui, oui, nous vous reconnaissons pour notre chef, s'écrie l'assemblée d'une seule voix, et nous vous suivrons partout où vous nous conduirez.

—Arrêtons donc nos dernières mesures, reprend le comte : et pour agir avec autant de prudence que d'audace, il est indispensable que nous nous comptions, afin de régler nos entreprises sur nos véritables forces. Vous allez donc indiquer ici tout à tour le nombre approximatif des hommes que vous espérez amener avec vous. Mon noble ami Raphaël, qui s'associe à tous nos projets, va relever cet état et le récapituler.

On procéda rapidement à ce recensement des futurs soldats de la Pologne, car on ne pouvait prolonger cette réunion sans s'exposer à éveiller de fâcheux soupçons. Tandis que Raphaël terminait cette opération dont chacun suivait attentivement les résultats, un des gentilshommes, Léopold Majoski, dont le nom a été prononcé au commencement de cette histoire comme un des prétendants à la main de Rosa, fit remarquer l'absence de Stanislas.

—Je connais la cause de son retard, dit aussitôt le comte, mais c'est comme s'il était parmi nous.

—Oh ! sans doute, reprit Léopold, je réponds de mon ami Stanislas.

—Messieurs, dit alors Raphaël, le relevé de nos forces forme un ensemble de trois mille hommes, sur lesquels six cents cavaliers bien équipés.

—Bravo ! s'écria gaiement le comte : avec cette troupe, je me fais fort de marcher sur Grodno et de l'enlever sans coup férir. Là nos forces seront plus que doublées, et je ne parle que des hommes sévèrement enrégimentés, car nous serons infailliblement soutenus par toute la population. Ainsi, messieurs, dans trois jours, autour du château de Biulewski ! Vous savez qu'il y a dans ces bois des amas d'armes cachés pour ceux qui en manqueront. A bientôt donc l'honneur de combattre et de mourir pour la Pologne !

Au moment où l'on se séparait en deux ou trois groupes pour aller rejoindre la chasse par divers côtés, Stanislas se montra. Il fut aussitôt entouré par ses amis, qui remarquèrent tous son extrême agitation et lui demandèrent avec intérêt quelle en était la cause.

—Rien, messieurs, rien, répond Stanislas en s'efforçant de reprendre contenance : mon cheval s'est emporté et m'a fait fournir une course assez périlleuse à travers les bois : c'est tout. On lui fit part alors de ce qui s'était passé, et il s'empressa de faire la déclaration de son contingent, qui devait s'élever à trois cents hommes. Le comte parut ne par s'apercevoir du trouble et de la froideur de Stanislas ; il l'accueillit avec la même distinction et lui parla avec la même franchise, comme si rien ne pouvait les diviser, ce qui ne laissa pas de surprendre et d'embarrasser le fier Stanislas, dont le cœur, après tout, ne manquait pas de générosité. Heureux si ses caprices ou ses passions n'avaient pas été sa seule règle de conduite. Mais Stanislas ne connaissait rien à ces luttes intérieures où l'âme, en se domptant et se maîtrisant elle-même, remporte une victoire plus grande que toutes celles qui s'obtiennent sur les champs de bataille. Il avait résolu de se venger, et si, plus calme, il avait dû rougir de vils projets de sa colère, il n'en avait cependant tout juste abandonné que ce qui ne lui paraissait pas compatible avec son honneur. Aussi, s'approchant de Raphaël au moment où celui-ci montait à cheval pour aller reprendre la place qui lui était si chère auprès de Rosa, il lui demanda d'un air riant et d'un ton dégagé quelques moments d'entretien. Ils s'écartèrent, et ayant chevauché quelques minutes ensemble, Stanislas s'arrêta, mit pied à terre, invita Raphaël à en faire autant, et sa physionomie changeant alors d'expression :

—Monsieur, dit-il, d'une voix brusque, c'est une explication ou plutôt une satisfaction sérieuse que j'ai à vous demander.

—Dont vous voudrez bien, sans doute, m'apprendre le motif, répondit Raphaël sans témoigner beaucoup de surprise, car il devinait parfaitement la cause de cette subite fureur.

—Le motif... le motif... répéta Stanislas, évidemment embarrassé, il est plus que légitime, et je vous prévient d'abord que je ne me contenterai pas de banales excuses, c'est du sang qu'il me faut.

—Soyez tranquille, mon cher Stanislas, reprit Raphaël avec sang-froid, je n'ai nullement l'intention de vous faire des excuses, attendu que je suis certain de ne pas vous avoir offensé. Quant à verser notre sang, je vais vous dire nettement ce que j'en pense, dès que vous m'aurez appris la cause de notre querelle, car je tiens absolument à ce que vous me la fassiez connaître.

—En bien ! s'écria Stanislas, passablement déconcerté par la tranquillité de son adversaire, vous n'ignorez pas la conduite du comte à mon égard, vous n'ignorez pas l'affront que je subis et que vous me valez : c'est assez, je pense, pour qu'un homme d'honneur exige une réparation.

—Un homme d'honneur (et rappelez-vous que c'est vous-même qui me teniez naguère ce langage), dès qu'une préférence a été marquée, se fait un devoir d'abandonner la place à l'heureux vainqueur.

—Oui, raillez-moi, je vous le conseille ! Mais rappelez-vous vous-même que je vous avais déclaré quelles étaient mes prétentions et mes droits : néanmoins, vous avez été sur mes brisées, vous avez perfidement détruit mes légitimes espérances, et moi j'ai juré de vous en faire repentir.

—Ainsi, dit Raphaël d'une voix toujours calme, parce que vous aviez jeté vos vœux sur une jeune personne, vous prétendiez l'obtenir même malgré elle, et l'arracher de vive force, au besoin, des mains de son père. Et c'est parce que j'ai commis l'insolence de ne pas déplaire que vous avez soif de mon sang et que vous me provoquez. Je vous plains, Stanislas, mais c'est tout ce que je puis faire si la passion vous égare, je n'ai point la même excuse, et mon bonheur, à moi, me dit que ce serait commettre un acte d'insensé que d'accéder à vos singuliers désirs. De plus, et je suis fier de le dire, ma religion, d'accord avec la saine raison, réprouve ces combats de barbares. En quoi seriez-vous vengé, si je vous tuais ?

—Ainsi, vous ne vous battez pas ! s'écria Stanislas, d'autant plus furieux qu'il se sentait plus ridicule.

—Non, Stanislas, et vous pouviez vous en douter.

—Je vous y forcerai bien ; et saisissant un de ses pistolets dans les fentes de la selle de son cheval : ne me poussez pas au désespoir, reprit-il, en menaçant son adversaire.

—Si vous voulez m'assassiner, c'est différent, répondit tranquillement Raphaël, je ne puis vous en empêcher.